



ARIANE BOIS

L'île aux enfants

ROMAN

Prix littéraire des jeunes européens 2020
Finaliste du prix des Maisons
de la presse



ARIANE BOIS

L'ÎLE AUX ENFANTS

Pauline, six ans, et sa petite sœur Clémence coulent des jours heureux sur l'île qui les a vues naître, la Réunion. Un matin de 1963, elles sont kidnappées au bord de la route et embarquées de force dans un avion pour la métropole, à neuf mille kilomètres de leurs parents. À Guéret, dans la Creuse, elles sont séparées.

1998 : quelques phrases à la radio rouvrent de vieilles blessures. Frappée par le silence dans lequel est murée sa mère, Caroline, jeune journaliste, décide d'enquêter et s'envole pour la Réunion, où elle découvre peu à peu les détails d'un mensonge d'État.

À travers l'évocation de l'enlèvement méconnu d'au moins deux mille enfants réunionnais entre 1963 et 1982, dans le but de repeupler des départements sinistrés de la métropole, Ariane Bois raconte le destin de deux générations de femmes victimes de l'arbitraire et du secret.

L'histoire d'une quête des origines et d'une résilience, portée par un grand souffle romanesque.

Grand reporter et critique littéraire, **Ariane Bois** a publié plusieurs romans salués unanimement par la critique, par plusieurs prix littéraires et traduits à l'étranger. *Le Gardien de nos frères* a reçu le Prix de la ville de Mazamet, le Prix de la ville de Vabre et le Prix Wizo. *Sans oublier* a reçu le prix de la ville de Saint-Étienne. Elle a également été présidente du jury du Prix du Livre Romantique.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-522-9



9 782368 125229

7,50 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

De la même auteure, aux éditions Charleston :

Le Gardien de nos frères, 2018

Sans oublier, 2019

© Belfond, un département de place des éditeurs, 2019

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-522-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston).

Ariane Bois

L'ÎLE AUX ENFANTS

Roman

Belfond

« Au commencement, nous sommes des enfants imaginant des fantômes qui nous effraient.

Peu à peu, au cours de nos longues vies, nous devenons nous-mêmes ces fantômes hantant les paysages perdus de notre enfance. »

Joyce Carol Oates

« Un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. »

Aimé Césaire

PREMIÈRE PARTIE

3 novembre 1963

— **A**h non ! À mon tour de jouer avec la toupie, proteste Clémence.

La petite tend une main impérieuse vers le jouet que sa sœur a fabriqué avec une graine de litchi et une allumette.

— Avance, plutôt : cette fois, je ne te porterai pas, répond celle-ci d'un air faussement sévère.

Pauline ne peut rien refuser à Clémence, c'est ainsi depuis sa naissance.

Comme chaque jour, les fillettes cheminent vers la rivière du Mât avec leurs seaux vides. Aller chercher l'eau, la rapporter sans renverser une goutte, voilà leur tâche. À la case, tout le monde travaille. Leur père coupe la canne à sucre à grands coups de sabre partout dans l'île, ne revenant que le dimanche, et en pleine saison seulement une fois par mois. À chacun de ses retours, ses mains calleuses chatouillent les filles en guise de bonjour ; et le soir, à la lueur de la lampe à pétrole, leur mère veille tard à ôter les échardes et les dards qui s'y sont nichés. Papa

parle fort, aime son « rhum arrangé¹ » et dévore son assiette avant d'en réclamer une autre. C'est en tout cas l'impression des filles, qui adorent jouer sur ses genoux ou grimper sur son dos en le suppliant de « faire le cheval ».

Leur mère s'emploie comme blanchisseuse chez les riches, quand sa santé le lui permet. « Monmon », comme on l'appelle, respire mal, reste souvent couchée dans le noir, si frêle que son corps bosselle à peine la nasse lui servant de lit. Même ici, dans les Hauts, où l'air est plus frais, plus sain, elle cherche l'oxygène tel un poisson échoué au bord de la rivière. Elle se trouve à l'hôpital depuis deux semaines. Quand elle s'était plainte de maux de ventre, Pauline et Clémence avaient espéré qu'elle reviendrait avec un bébé, comme les voisines, mais le médecin avait tordu le nez, prononcé un drôle de mot, « péritonite », avant d'aller chercher une ambulance. Depuis, les filles attendent leur mère.

Par chance, il y a Gramoune, leur grand-mère, avec son visage altier raviné de rides, sa tête auréolée d'une opale noueuse qu'elle relève sur son cou, et l'odeur de beignets dont elle semble se parfumer. En cette heure, elle doit trier le riz, composer les marmites du repas du soir dans la cour, le cœur de la maison. Ce cœur s'étend au potager, où des poules et des chèvres vivent en gentils serviteurs. Aux rares moments où leur Gramoune ne s'affaire pas, elle emmène les gamines prier saint Expédit. La Réunion fourmille de petits oratoires rouges édifiés en son honneur, garnis de fleurs artificielles

1. Une préparation à base de rhum dans laquelle on fait macérer fruits, feuilles ou graines.

et d'ex-voto. On vient demander au saint un mari, un travail, un bébé ou qu'une mère époumonée retrouve la santé et revienne à la maison.

Aujourd'hui, Pauline et Clémence vont veiller à rapporter assez d'eau. Hier soir, quand la nuit s'est abattue avec sa rapidité d'ici, la famille Rivière s'est rendue à un bal-mariage. Une invitation attendue par tous. On avait dansé en rond, même Mémé Gramoune au son du sega et du maloya¹. Les adultes avaient beaucoup bu, s'étaient frottés les uns aux autres avec ce qui ressemblait à de la férocité. Les enfants n'en perdaient pas une miette de beignets de banane. On fêtait la fin de la pluie, un prétexte, mais c'est un fait, il avait plu une semaine d'affilée et, même en ces premiers jours de novembre, c'est-à-dire en plein été², c'était inhabituel. Au début, les averses diluviennes étaient les bienvenues, les enfants couraient joyeusement, se lavaient sous les gouttières, jouaient avec les grosses gouttes d'argent, mais quand les nuages explosaient dans le ciel, un déluge s'abattait sur les maisons, s'infiltrait sous les toits, inondait les pièces, et la malédiction commençait. La pluie formait un mur, une masse qui cognait inlassablement contre le toit de la case. La terre entière semblait hurler de terreur. La famille se retranchait à l'intérieur, épouvantée par ce fracas ruisselant, à l'affût du moindre craquement suspect. Quand la case tremblait, on craignait un phénomène pareil aux coulées de lave : on avait

1. Musique héritée des chants des esclaves. Le sega est une fusion de différentes musiques de La Réunion et des îles voisines.

2. Dans l'hémisphère Sud, les saisons sont inversées. Il n'y a que deux saisons à La Réunion, l'été et l'hiver australs.

vu des maisons s'effondrer d'un coup. Et pourtant, tout cela n'était rien comparé aux cyclones. Ceux-ci étaient chez eux sur l'île et, quand ils s'invitaient, il fallait se cacher, s'agripper au lit et affronter l'ogre. Sous le choc, les arbres s'arrachaient à la terre dans un vacarme atroce. Chaque cyclone, disait-on par ici, cachait un esprit malveillant envoyé pour punir les hommes.

La dernière fois, la case avait tenu par miracle au milieu des citronniers et des bananiers. Quand ils étaient sortis, le sol fumait à cause de l'humidité. Le manguier dans la cour paraissait nu, déshabillé de ses feuilles, de ses fruits, qui la veille encore semblaient supplier qu'on les cueille pour soulager les branches qui pliaient sous leur poids.

— Dis, on la voit quand, Monmon ?

— Bientôt, ne t'inquiète pas.

En réalité, Pauline n'en sait rien, c'est une affaire de grands. Mais elle rassure sa cadette et la distrait comme elle peut. À la rivière, la plus large de l'île, où d'autres enfants s'éclaboussent dans l'eau si claire, c'est facile. On pêche avec un clou en guise d'hameçon, on s'amuse à faire des ricochets ou à titiller les sensibles, ces plantes timides, d'un rose pâle, qui poussent au bord des routes et se rétractent sous les doigts. Quand la faim les tenaille, les filles se jettent sur les litchis. Leur chair tendre et douceuse dégouline alors sur le menton, délice à renouveler jusqu'à ce que le ventre crie grâce. Aujourd'hui, Pauline en a avalé une trentaine, son record. Elle l'ignore, mais il lui faudra attendre des décennies avant de sentir à nouveau la pulpe de ce fruit tapisser son palais. Car

de ce 3 novembre 1963 date leur dernier moment d'innocence, le « temps d'avant ».

— Allez, on doit vraiment y aller, s'énerve Pauline. Soulève ton seau et fais bien attention !

Le retour est toujours plus pénible, avec l'anse en fer qui blesse les paumes et le soleil blanc qui brûle les épaules. Dans l'après-midi phosphorescent, les cheveux de Pauline semblent crépiter. On la remarque de loin, cette cafrine¹, noire d'origine, mais héritière d'une peau pain d'épice ambrée léguée par quelque ancêtre blanc, avec son sourire en étendard, ses yeux à l'iris vert mousse moiré et d'in vraisemblables cheveux crépus aux boucles couleur maïs tressautant à chaque mouvement. « La fille Rivière, elle ira loin », murmurait-on sur son passage. Clémence, à la peau cuivrée, au visage rond et poupin, à la chevelure semblable à de la laine emmêlée, laissait plus indifférent.

Soudain, sur la route bordée d'hibiscus rouges, Pauline perçoit un bruit de moteur caractéristique qui se rapproche. Elle crie à sa sœur de se cacher, mais devant elle Clémence poursuit sa route, chante sans l'entendre. Dissimulée derrière un arbre, pétrifiée, Pauline se met alors à trembler. Cette voiture, c'est la 2 CV camionnette rouge, dite *loto rouz*², celle dont tout le monde dans l'île sait qu'il ne faut pas s'approcher, comme si elle était hantée.

— Clémence !

La camionnette ralentit à hauteur de la petite, une portière s'ouvre, un bras musclé l'arrache à la terre, en faisant valser son seau dans une gerbe

1. Fille ou femme noire de type africain à La Réunion.

2. L'auto rouge.

d'eau. Un homme sort de l'habitacle et jette sa proie à l'arrière du véhicule.

Effrayée mais prête à tout pour sauver sa sœur, Pauline quitte son abri. Une femme, une zoreille¹ à en juger par ses habits impeccables, l'interpelle :

— Bonjour, toi, *koman i lé*² ?

Tiens, l'inconnue sait le créole, mais les sonorités paraissent différentes, les lettres roulent dans la gorge de façon bizarre.

Elle fait un pas, puis deux, et le garde-chasse – c'est lui, elle le reconnaît – la saisit aux épaules, la pousse à l'intérieur, en refermant presque la portière sur elle. Piégée comme libellule dans un bocal. En pleurs, Clémence s'accroche à sa sœur, effrayée par la brutalité du type et les rugissements poussifs de la camionnette – c'est leur premier voyage en voiture. Derrière la vitre latérale, Pauline voit des cases défilier, mais aussi des maisons blanches ou pastel, aussi élégantes que leurs varangues. Elle crierait si sa gorge n'était pas si sèche. À un moment, l'automobile ralentit, stoppe, sa portière arrière s'ouvre, et l'homme enfourne à l'intérieur un autre enfant tenant un cerf-volant en feuille de coco. Tétanisé, le petit malbar³ se blottit contre elles. Bientôt, une odeur de pipi émane de lui. Écœurée par ce remugle, chahutée par les virages de la route, Pauline sent la nausée l'envahir. À côté d'elle, le petit corps de Clémence vibre et son haleine tiède lui souffle au visage.

Où les emmène-t-on ?

1. Personne de type métropolitain à La Réunion.

2. Comment ça va ?

3. Descendant d'Indien à La Réunion.

Jamais, paraît-il, on ne revoit les enfants capturés par la voiture rouge...

Foyer Marie-Poittevin.

Quand Pauline et Clémence descendent de la voiture en flageolant, des bonnes sœurs tout de blanc vêtues les accueillent en souriant. Elles ouvrent les bras, et on dirait des ailes.

D'abord l'imposant bâtiment, puis cette cour encore plus vaste, où des dizaines d'enfants de toutes les couleurs s'égaillent, jouent aux billes, au ballon. Des Noirs, des Blancs, des Indiens, autant de gosses que de noix de coco !

Après le « réfectoire », comme l'appellent les religieuses, on leur montre l'immense pièce barrée de petits lits en fer, le « dortoir », aux fenêtres ouvertes. Dehors, l'air exhale la fumée de bois comme à la maison, et l'on entend même les roues des charrettes grincer sur la route, mais tout semble ici bizarre, étranger.

— Elle est bien mignonne, la petite. Quel âge a-t-elle ?

La sœur a une verrue au-dessus de la lèvre que Pauline voudrait arracher.

— Six ans, c'est ma sœur.

Pourquoi a-t-elle menti ainsi ? Sa sœur a quatre ans, deux de moins qu'elle. Sa mère le leur répétait avec force : elles n'étaient plus des bébés. Instinctivement, elle s'est dit que vieillir Clémence la protégerait davantage, mais de quel danger ?

— Dis, tu sais combien de temps on va rester là ? demande Pauline à une fillette.

Celle-ci hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Moi, ça fait depuis au moins dix dodos. La sœur dit que nous sommes en vacances, dans une colonie...

Pauline s'interroge : que peut bien être une « colonie » ? Elle n'a jamais quitté sa case, la ravine¹, jamais même fréquenté l'école. La nuit tombée, dans ce lit étrange qui couine quand elle se retourne, entre deux accès de peur, elle réfléchit aux raisons de leur séjour ici. Est-ce pour la punir de son agitation continuelle ? La fillette, c'est vrai, ne tient pas en place, monte sur les murets, escalade les arbres, disparaît dans les champs de maïs, comme si elle était poursuivie par une armée de fourmis rouges ! « Elle a du piment dans les veines », disait-on. Son père ou sa grand-mère menaçaient toujours de lui « épilucher » les fesses à coups de ceinture, mais on ne touchait pas à la marmaille chez les Rivière, à la différence de chez les voisins, qui à la moindre bêtise faisaient asseoir leur fils à genoux sur une branche. Un châtiment qui lui valait de gros bleus sur les jambes.

Peut-être tout cela avait-il un lien avec la visite d'une dame à la case la semaine précédente. On venait rarement chez eux, et jamais en voiture, ni si bien habillé. Accompagnée d'un *boug*², la femme avait même apporté des cadeaux ! Une poupée pour Clémence et une boîte musicale à l'intention de Pauline. Depuis, les filles s'endormaient avec leurs trésors bien serrés sur leur poitrine.

1. Ravine : lit d'une rivière, d'un torrent, au bord duquel peut s'installer une partie de la population – les plus démunis.

2. Homme.

L'étrange dame avait posé une multitude de questions à ses parents, voulu regarder le lit, le garde-manger et même inspecté les toilettes dehors ! Leur grand-mère semblait contrariée, furieuse même. D'un geste impérieux, elle les avait envoyées jouer chez le voisin avec les poussins, ce qu'elle ne leur permettait pas d'habitude. Quand elles étaient rentrées, les mains couvertes de fientes et de duvet tendre d'oisillons, Gramoune s'essuyait les yeux en baissant la tête. Pauline ne l'avait jamais vue pleurer, même quand Grand-père s'était effondré d'un coup dans la cour, en allant cueillir son avocat du matin sur l'arbre.

Pauline ne trouve le sommeil que lorsque le corps chaud de sa sœur se glisse près d'elle.

Au foyer, malgré les nuits agitées de questions insolubles, les jours filent, rythmés par les jeux, les comptines, les leçons, et surtout les repas, copieux et savoureux, même si les sœurs interdisent de manger le riz ou le cari¹ avec les doigts, comme on le fait à la maison. Les deux sœurs se lâchent rarement la main. On les appelle « les Rivière », et cette impression de faire la paire les rassure un peu.

Un dimanche, les religieuses ont prévu une sortie à la mer. Une première pour les fillettes, qui la devinent avant de la voir, entendent son ressac avant de contempler ce bleu vertigineux scintillant d'une lumière qui semble jaillir des profondeurs. Tandis que sa sœur, la robe comiquement relevée sur les cuisses, s'égosille sur le rivage, Pauline saute dans le ventre blanc des vagues, savoure le goût du sel sur ses

1. Plat à base de tomates et de safran.